

de la Chambre de Commerce de Montréal et d'expéditeurs particuliers que le fromage de la section française s'était beaucoup amélioré depuis quelques années et que beaucoup de fromageries font un produit qui peut supporter la comparaison avec le meilleur fromage canadien, elle recommande aux expéditeurs canadiens, lorsqu'ils offriront les produits de ces fromageries, de les décrire comme "Fromage fabriqué dans la section française du Canada, mais égal en tous points au *Finest Canadian*."

L'ESTHETIQUE

ET LES

MAISONS DE LONDRES

John Ruskin, — dont il va être terriblement question dans cet article, — a fait jaser les pierres de Venise. Il s'est fait raconter par elles ce qu'elles savaient et aussi ce qu'elles ne savaient pas : six cents ans de l'histoire de la civilisation et des idées de l'Europe méridionale. Moi, je n'en demande pas tant aux pierres ou plutôt aux briques de Londres ; je les prie seulement de vouloir bien me dire si, pendant ce dernier quart de siècle qui a vu les institutions radicalement transformées, un changement quelconque, correspondant à cette grande évolution, s'est produit dans l'habitation ; et, si ce changement a eu lieu, quel en a été le facteur principal, des lois, des livres ou des mœurs.

Me voilà parti à la recherche de ma solution qui n'est écrite nulle part, mais qui est lisible partout, dans les rues où la vie roule, torrentueuse, à flots bruyants et pressés, le long des squares déserts et ensommeillés, à travers la fraîcheur des parcs qui baignent leurs frondaisons naissantes dans le brouillard doré d'un matin d'avril.

Tout d'abord, il faut que je fasse un effort de mémoire. On ne voit guère se modifier une ville où l'on passe une partie de son temps, pas plus qu'on ne voit vieillir les gens avec qui l'on vit. Personne n'a jamais vu tomber la neige qui blanchit les cheveux ; personne n'a jamais surpris l'ongle du temps en train de creuser une ride sur le front de ses proches.

Ainsi des villes. On s'aperçoit, un beau jour, qu'elles sont différentes d'elles-mêmes et on ne sait comment la chose est arrivée.

Rien de semblable à ce qui s'est passé chez nous sous le grand préfet Haussmann. En quelques années Paris fut jeté bas et reconstruit. Ici, en vingt-cinq ans, on a percé, au centre deux ou trois artères où le trafic est venu très lentement et qui se sont bâties plus lentement encore. Tandis que notre avenue de l'Opéra qui traversait l'immonde butte Saint-Roch, ce cloaque de misère et de prostitution, s'est bordée, comme par enchantement, de demeures et de magasins splendides, *Shaftesbury Avenue*, malgré tous les efforts, a gardé quelque chose des quartiers solides de *Seven Dials* et de *Soho* qu'elle est venue trôner.

L'esprit d'initiative et d'expérience architecturale avait un champ assez vaste dans cette immense banlieue circulaire où Londres se construisait une seconde, puis une troisième ceinture de grandes villes, en guise de faubourgs, pour arriver à ce total, qui épouvante, de cinq millions d'êtres humains vivant, pensant, travaillant côte à côte, mourant de plaisir, ou crevant de faim, mais, au fond, aimant la vie, cherchant de bonne foi, et sans se lasser, le moyen de ne pas trop s'écraser les uns les autres, de partager entre tous l'air la lumière et le pain.

Il y a quelques années à peine, toutes ces villes dont Londres était l'agrégat ne se connaissaient pas, ou, si elles se connaissaient, c'était pour se quereller. Elles croyaient avoir des intérêts distincts et même opposés. Londres était alors divisé entre trois comtés, entre la juridiction spéciale de la Cité et les vingt ou trente Conseils de fabrique de la métropole. Il n'y avait une apparence d'unité qu'au *School Board* où l'on ergotait et au *Boards of Works* où l'on tripotait. Le *County Council* est enfin venu donner à cette grande vie éparse un centre nerveux, ce que nous appelions autrefois une âme. Ce fait doit nécessairement altérer la physionomie extérieure de la ville. Cela ne se voit pas encore, mais cela se verra.

En attendant, je remarque une tendance à reconstruire le centre, maison par maison. Et cela doit être. Londres sera toujours une ville neuve parce que, en général, les propriétaires du sol et ceux des immeubles qu'il porte sont des personnes différentes. Le capitaliste qui achète un terrain pour quatre-vingt-dix-neuf ans construit en conséquence, et c'est pourquoi il n'y a pas de vieilles maisons à Londres. C'est aussi pourquoi il est plus facile ici comme partout ailleurs, à un simple philosophe ambulant, de déchiffrer dans l'aspect extérieur ou intérieur des maisons la marche du mouvement social.

Il est bien convenu, n'est-ce pas ? dans une coquille toute faite dont il prend la forme, comme certains animaux inférieurs. Il lui faut une coquille à ses dimensions et à son goût. Louis XIV vivait dans des galeries très hautes et son lit était un trône à coucher ; Louis XV s'enfermait dans des entresols bas de plafond où tous les sièges étaient des lits déguisés. De même il n'est pas admissible que l'Angleterre de Gladstone et de Chamberlain, si respectueuse qu'elle soit du passé, se loge dans le *home* où a vécu l'Angleterre de Pitt et de Burke, sans y rien modifier, sans y mettre sa marque de fabrique et son sceau intellectuel.

Dans ce phénomène aussi fatal que la chute d'une pierre intervient certaines gens qui veulent le diriger. Ce sont les littérateurs en général et les critiques en particulier, dont la profession est de nous apprendre, à vous et à moi, ce que nous pensons, ce que nous aimons, ce que nous voulons. De tous ces maîtres qui s'imposent, Ruskin a été un des plus écoutés, un des plus sin-

cières et un des plus intelligents. L'écrivain français qui l'a le mieux connu compris, J. Milsand (tant pis pour vous si vous ne connaissez pas ce nom-là) a défini Ruskin : "le dernier mot de l'esprit littéraire appliqué aux choses de l'art." Cette définition dit bien des choses.

Au début d'un de ses premiers livres, *les Sept flambeaux de l'architecture*, Ruskin raconte qu'il demanda un jour à un grand artiste (peut-être son ami Turner) : "Maître, comment est-ce qu'on arrive à posséder à la fois le secret de la couleur et celui de la ligne ?" Le maître répondit : "Il faut savoir ce qu'on veut et le faire." Pour moi, cela signifie : *Procul esto* ; en bon français : "Laissez-moi tranquille," et vous pouvez le traduire en un français encore plus énergique. Il faut être ingénu pour rapporter soi-même cette réponse et bien obstiné pour n'en avoir pas profité. Tout autre se le serait tenu pour dit ; mais Ruskin possédait une de ces caboches qu'on ne rencontre que chez les fondateurs de religions ou chez les premiers disciples. Ce sont des gens à qui l'on dit : "Vous m'ennuyez !" qui ne comprennent pas. De la boutade ci-dessus, Ruskin conclut, après avoir dûment réfléchi, que le talent de l'artiste est une Révélation (par un grand R), et il partit de là pour disserter pendant quarante-cinq ans.

Il y avait de l'illuminé, du Pontife, du "Sâr," chez l'auteur des *Sept flambeaux de l'architecture*. Cette profession du grand prêtre de l'art nous paraît vieux jeu : alors elle était encore possible. Mais à un chef de religion, il faut des apôtres. La façon dont Ruskin s'en procura est amusante. Il y avait un groupe de jeunes gens qui n'avaient jamais lu ses livres, mais qui peignaient en dépit des règles classiques, cherchant des choses fort contradictoires : l'un, l'expression d'une pensée sur la toile ; l'autre, la vérité du détail historique et local ; un troisième travaillait à imiter la simplicité enfantine et profonde, l'exquise maladresse des peintres du quatorzième et du quinzième siècle.

Ces jeunes gens qui s'appelaient Millais, Holman Hunt, Dante Rossetti, étaient pauvres et inconnus ; Ruskin était riche et déjà célèbre. L'accord se fit entre l'école qui cherchait un maître et le maître qui cherchait une école. Ce qui ne gâtait rien, c'est que le professeur pouvait à l'occasion faire le Mécène. Il acheta quinze cents francs pièce, dix aquarelles à Holman Hunt pour les distribuer gratis aux écoles publiques. Voilà d'excellentes façons, et je les recommande aux pontifes artistiques ou autres, qui voudront s'établir chez nous.

Quelles ont été les destinées de l'école préraphaélite ? Cela ne me regarde pas. Quant à l'influence de Ruskin sur l'art proprement dit je n'en dis qu'un mot. Comme le fait pressentir la définition de Milsand, elle a été moitié bonne, moitié mauvaise. Un homme qui a passé sa vie à regarder des chefs d'œuvre et qui possède au plus haut degré (plus qu'aucun Anglais vivant), le don de

l'expression, ne se répand sur le papier pendant un demi-siècle, comme une inondation de pensée, sans laisser derrière lui un limon plein de germes. Ruskin a arraché les artistes à la routine des ateliers, à l'idolâtrie imbécile et stupéfiante des procédés. Il leur a créé une sorte d'atmosphère morale dans laquelle ils respirent l'excitation créatrice. Jusqu'à lui les artistes anglais avaient produit d'après le hasard de l'inspiration ou d'après des règles empruntées à l'Antiquité et à la Renaissance, c'est-à-dire au génie des peuples du Midi. La révolution que les grands puritains du dix-septième siècle ont faite dans l'ordre de la foi, il l'a tentée dans le domaine de l'admiration. Il a essayé de codifier une esthétique libérale et protestante, de fonder l'Angleterre artistique sur le même principe et le même sentiment d'où est sortie l'Angleterre des hommes d'Etat et l'Angleterre des poètes, c'est-à-dire l'Individualisme et le Symbolisme.

Malheureusement, cette liberté qu'il réclamait pour l'artiste, il y a sans le vouloir, porté atteinte, au lieu de le laisser à sa sensibilité particulière qui ne peut ni se transmettre, ni s'expliquer ni se corriger, mais qui est absolue, intime, personnelle comme le sentiment religieux, comme le sens du divin, il l'a obligé à traduire dans la langue des formes et des couleurs les notions de l'intelligence sur l'être et les manières d'être ; il lui a imposé les jugements d'une critique qui a beau se dire artistique et qui reste, en dépit de tout, obstinément et invinciblement littéraire.

Oh ! je sais bien que Ruskin a dit cela aussi, car il a tout dit, le oui et le non, le pour et le contre, le blanc et le noir. Il s'est, honnêtement et généreusement, réfuté lui-même en cent endroits. J'admire, pour mon compte, cet esprit qui s'enrichit, en marchant, de toutes les idées qui rencontrent et même de celles qu'on lui oppose. Je n'ai plus alors affaire au pontife, mais au philosophe qui sait que tout les systèmes sont faux et que la vérité totale ne sera jamais vue par des yeux humains. Mais enfin ces belles contradictions nuisent à l'autorité d'un chef de parti. L'infailibilité est le premier de ses devoirs : c'est ce qui fait que c'est un fâcheux métier. Il s'est trouvé, dans la nouvelle génération impressionniste, des impatients qui ont secoué le joug de Ruskin, — joug très léger et très aimable, après tout.

(A suivre.)

ANNONCES.

SI vous avez quelque chose à annoncer quel que part, en aucun temps, écrivez à GEO P. ROWELL & CIE, No 10 Spruce Street New-York.

QUICONQUE a besoin d'informations au sujet d'annonces, fera bien de se procurer un exemplaire de "BOOK FOR ADVERTISERS," 368 pages ; prix, une piastre. Expédié par la malle, franco, sur réception du prix. Contient une compilation faite avec soin, d'après le *American Newspaper Directory*, de tous les meilleurs journaux, y compris les journaux spéciaux ; donne la cote de la circulation de chacun, avec beaucoup de renseignements sur les prix, et autres sujets se rapportant aux annonces. Ecrire 10 ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce Street, New York.